

Six heures et demie. Le radio-réveil annonçait les premières bombes sur une capitale. Les premiers convois de zodiac avaient quitté la terre et pris le large. Ordre avait été donné de tirer sur tous ceux qui tentaient de s'interposer.

*Des raids aériens d'une rare puissance ont touché toute la nuit jusqu'à l'aube la capitale avec toujours pour cible...*

La formulation était la même que dans la nuit, mais ce n'était plus si clair. Il n'y avait aucune unité dans les paysages décrits ni dans la chronologie des événements. Les informations étaient lacunaires. Ce n'était pas une guerre concrète comme il y en avait eu dans le passé. Les dépêches nous plongeaient dans la confusion, on aurait pu penser que ça se passait à différents endroits du globe, que la guerre qu'on nous annonçait comme une *guerre éclair* était finalement une guerre larvée dont les foyers qu'elle allumait étaient imprévisibles, pouvaient s'étendre. Même éloignés de son épiceutre, on redoutait de voir venir jusqu'à nous la violence faite aux hommes,

aux femmes, aux enfants. Notre monde allait changer, on ne vivrait peut-être plus comme on avait vécu jusqu'alors, les images d'humiliations se multiplieraient. On restait désarmés face à un danger imminent contre lequel on ne pouvait rien faire.

On écoutait sans commenter les nouvelles qui revenaient inlassablement, précédées de la même voix qui précisait les deux heures, l'heure française et l'heure de la guerre. Les mots entendus surprenaient. Quelques monosyllabes nous échappaient à peine. On se souhaitait le bonjour.

Ça va ?

Ouais, je suis épuisée.

On reste encore un peu ?

Cinq minutes.

Blanche voulait écouter le flash qui reprenait la principale actualité qu'elle connaissait déjà. De mon côté, je faisais défiler sur mon téléphone ce que j'avais déjà lu en me couchant. Je traquais aussi les dernières publications qui n'étaient que des variantes de la même information. Quand j'en trouvais, je les relisais plusieurs fois et les montrais à Blanche.

On était dans la répétition. Réécouter, relire, revoir, reconnaître. Des premières images postées sur internet, on percevait vaguement un paysage nocturne empanaché de fumées épaisses, s'illuminant au rythme des explosions. Je ne voyais aucune âme qui vive, seulement une ville désertée, soufflée par les explosions et qui s'embrasait au bord d'un fleuve. Tout avait l'air calme malgré les déflagrations et la fumée.

Voyant et entendant la même chose, nous imaginions sans limite. Blanche essayait de se représenter ce que masquaient les termes *raids d'une rare puissance*. Quels hommes se trouvaient sous les décombres ? Quelles femmes ? Il semblait que ce soit secondaire. Parler des victimes viendra peut-être plus tard, pour l'heure ce n'était pas l'information principale. J'essayais, moi, de percer ces écrans de fumée afin que se dessinent les corps meurtris des civils, reconnaître parmi les débris de bâtiments qui volaient en éclats, des débris humains, pulvérisés eux aussi dans le ciel embrasé. Et par cette sorte de fascination morbide, on accédait chacun à une vision fantasmée de la guerre, on essayait de franchir le rideau de dépêches que la radio, la presse, les réseaux sociaux nous livraient en vrac et que nous ne cessions de consulter.

La radio jusqu'à partir.

On écoutait.

La radio répétait.

La voix incessante se fondait dans le bruit des cuillères que l'on posait sur la table, des tasses qui s'entrechoquaient, du café en train de passer, celui des tiroirs que je fermais trop fort, le bruit aussi que faisaient mes pas, Arrête de marcher sur les talons, ça résonne, tu martèles le sol, le bruit de nous pressés. J'entendais la douche du matin sur le corps de Blanche, la douceur de la chaleur sur sa nuque, son dos, l'eau projetée dans sa bouche et recrachée, puis elle terminait avec un dernier jet glacé et plus vif, ça fait du bien, elle s'enveloppait dans deux

serviettes, une pour les cheveux et une pour le corps, s'immobilisait juste quelques secondes pour retrouver la chaleur, sortait de la baignoire et essuyait sa peau, la frottait. Très vite, c'était le souffle du sèche-cheveux, ses pas qui s'approchaient, les va, les vient, le froissement du journal d'hier. Le bruit de Blanche qui déglutissait, croquait dans sa pomme, continuait à se réveiller, respirait bâillait. Le bruit de Blanche vivante.

Et la radio répétait.

Je l'ai accompagnée à la porte. Nos corps l'un contre l'autre. Moi hirsute, à peine vêtu, pas encore douché contre Blanche, habillée, parfumée, prête à partir, le contact de ma peau sur sa veste, sa tunique. À la fois doux et râpeux. Un très court instant on est restés. On s'est regardés. On s'est embrassés.

À ce soir.

À ce soir, fais attention.

Attention à quoi ?

À tout. À toi. Sur la route.

J'y vais.

Et puis Blanche est revenue presque aussitôt. J'aime bien les faux départs. On a l'impression de jouir d'un temps qui ne nous est pas destiné, des minutes volées, parfois des heures. Mais il ne s'agissait pas de tergiverser, la voiture rechignait, Blanche m'a demandé d'essayer de la faire démarrer, ce que j'ai tenté sans plus de succès.

Il faut que tu me pousses.

Sûr, c'était la batterie, il suffisait de rouler pour qu'elle se recharge. Ce n'était pas la première fois, on savait

qu'il fallait la changer, quand on avait acheté la voiture, le vendeur nous l'avait bien précisé, mais on avait laissé traîner.

La priorité était de partir, ensuite elle envisageait de se garer à la fac, dans la partie supérieure du parking, elle pourrait ainsi, en fin de journée, descendre la pente en seconde et lâcher l'embrayage pour que le moteur se mette enfin à tourner. En rentrant, elle s'arrêterait dans un garage et ferait le nécessaire.

Blanche a finalement démarré me laissant comme un con sur le bord de la route sitôt que la voiture a hoqueté avant de filer, warning et signe de la main. Elle s'est éloignée, aspirée par l'horizon. Je l'ai surveillée jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Elle était lancée grâce à moi, je ressentais une sorte de satisfaction d'avoir rendu possible son départ. C'était fugace, mais je me disais que les choses allaient finalement dans le bon sens.

Je mesure aujourd'hui qu'il y a toujours eu une voiture entre nous. C'est comme ça qu'on s'est rencontrés. Elle en avait une, je n'en avais pas. On était étudiants.

Je suis sur le parking de l'université je ne sais pour quelle raison. Et je la vois.

Je ne suis pas le seul. Un groupe de cinq six personnes stationne et regarde vers le sol où elle est allongée.

Au début, je n'aperçois que deux jambes sortant d'un châssis de voiture et laissant deviner que quelqu'un se trouve dessous.

Un jean foncé et des bottes noires. Deux gants en laine à côté. C'est une fille.

Que fait-elle si élégante à même le sol sous une voiture ? Ce n'est pas un accident. Les jambes remuent, prennent appui, s'écartent. Ces membres qui s'agitent sans que je puisse voir leur propriétaire me fascinent. Je pense bêtement qu'elle va se salir, une mécanicienne ne travaille jamais dans cette tenue, elle porte une blouse ou un bleu, elle non.

Mais, a priori, ce n'est pas une simple panne. Tous nos yeux convergent vers sa tentative de dégager une buse prise dans la calandre de sa vieille Polo noire, ou un pigeon ou un gabian que sais-je ? J'imagine que ce n'est pas tant pour sauver l'animal que pour éviter un dysfonctionnement mécanique. Toujours est-il que je la vois fourrager, tenter d'extraire l'oiseau comme elle peut. Ses mains semblent hésiter.

Après les jambes, la voix.

Blanche pousse un léger cri de dégoût ou d'effroi au moment où l'oiseau agonisant finit par s'abattre juste à côté d'elle.

Puis elle apparaît.

En un seul mouvement parfaitement exécuté, elle revient à l'air libre et se redresse.

Applaudissements.

Les cheveux blonds, les yeux clairs, elle gonfle à peine les joues pour souffler et en soufflant suggérer que ce n'était pas une mince affaire. Elle sourit, quelque peu gênée d'avoir attiré l'attention sans le vouloir. Belle sur le parking. Soudainement belle.

Je la vois.

Je vois la veste bleue en coton tissé et l'écharpe noire, je vois les graviers, les feuilles mortes et les brindilles accrochés. Je ne peux pas les chasser avec ma main, mais j'y pense. Il faudrait le faire. Ne pas la laisser repartir comme ça.

Tu peux me rendre mon gant s'il te plaît ?

Elle tend sa main vers la mienne que machinalement j'avais glissée dans l'un de ses gants. Je l'avais ramassé pour le lui rendre, mais en la regardant s'extraire de sous la voiture, j'ai dû passer mes doigts à l'intérieur. Je commence à le retirer et elle achève ce que j'ai commencé, mettant ma main à nu.

Désolé.

Non, c'est pas grave.

Tu as des saletés sur ta veste.

C'est pas grave.

Et elle disparaît. Impatiente.

Ce n'était pas vraiment mon intention, j'ai dit *saletés* pour lui dire que j'aimerais bien passer et repasser ma main sur son dos, puis traverser les épaisseurs. Tout enlever. L'embrasser, caresser ses cheveux, glisser une mèche derrière son oreille et me dire, c'est bon, tu peux y aller, elle ne bouge pas, continue, elle a envie aussi et me rend le baiser.

Je la regarde s'éloigner, enlever sa veste tout en pressant le pas et faire disparaître ce que j'ai maladroitement nommé *saletés*. Mais moi, je les avalerais ses *saletés*. Elles ne me gênent pas, au contraire, il ne faut rien faire disparaître.

Je la trouve très grande à ce moment-là. Ce n'est que longtemps après, une fois qu'on se connaîtra bien et qu'on s'aimera que je m'apercevrai qu'elle n'est pas si grande. Pas petite. Normale. Question taille, je veux dire.

Et ça a toujours été ainsi. Les personnes qui m'attirent, celles que je désire ou celles que j'admire, me paraissent systématiquement très grandes lors de la première rencontre. C'est la même chose pour celles que je ne rencontre pas vraiment, des actrices que je vois sur scène, ou au cinéma, des auteurs... J'ai longtemps cru, par exemple, que Marguerite Duras était une femme immense, Patrice Chéreau immense également. En revanche, je ne me trompe pas sur ceux qui ne sont pas si grands et que je n'estime guère. Eux, j'aurais pu les trouver petits même si leur taille était grande. Et je suis très surpris d'apprendre que la taille moyenne des Français s'élève à près d'un mètre quatre-vingts aujourd'hui.

Quand je reviens sur cet épisode, Blanche n'est pas d'accord.

Jamais de la vie. Il n'y a que toi qui m'as vue. Personne ne s'est regroupé autour de la voiture, je n'aurais jamais osé me donner en spectacle, je voulais juste enlever le moineau – une buse, et pourquoi pas un aigle tant que tu y es ? Ça me dégoûtait, je craignais de le déchiqeter en roulant ou qu'il provoque une panne, je ne comprenais pas ce qu'il faisait là, comment il avait pu se coincer, ça avait quelque chose d'effrayant. Mais personne n'a attendu que je termine, ils étaient trop pressés d'entrer en cours, personne surtout n'a applaudi, tu inventes.